



Les perspectives et les procédés techniques de la traduction

Serine MESSARI – Docteur en Linguistique,
Communication et traduction.

Karima LYHYAOUI – Professeur à l'Ecole Supérieure
Roi Fahd de Traduction de Tanger.
Maroc

Résumé :

Qui dit traduction, dit perspectives de traduction et procédés techniques y afférents. Certes l'étude des théories de traduction est indispensable pour tout traducteur, hors il est hors de question qu'une personne puisse traduire sans se documenter sur les perspectives et les procédés techniques de traduction.

Notre étude vise à donner une vue d'ensemble sur ces derniers. Pour ce faire, nous présenterons en premier lieu les perspectives de traduction. Ensuite, nous soulignerons les procédés techniques de traduction.

Mots-clés : Philologie – linguistique – communication – Socio-sémiotique – Procédés techniques.

I. Les perspectives de la traduction:

Malgré un certain nombre de traitements importants des principes et procédures de base de la traduction, il n'existe pas encore de théorie complète de la traduction, raison pour laquelle nous introduisons et soulignons les perspectives de



la traduction. En fait, il est anormal de parler de "théories de traduction" puisque tout ce qui a été accompli jusqu'ici est une importante série de perspectives perspicaces sur cette entreprise complexe. La raison fondamentale de ce manque de traitements théoriques adéquats est que la traduction est essentiellement une technologie qui dépend d'un nombre de disciplines : linguistique, anthropologie culturelle, psychologie, théorie de la communication et neurophysiologie. Nous en savons très peu sur ce qui motive les traducteurs et fait leurs succès, surtout dans un monde multilingue en rétrécissement.

Au lieu de parler de théories de la traduction, nous devrions peut-être parler davantage des différentes approches de la tâche de la traduction, des différentes orientations qui fournissent des informations utiles et des diverses façons de parler de la manière dont un message peut être transféré d'une langue à une autre. Les différentes manières dont les gens s'acquittent de la tâche de communication inter-linguistique peuvent probablement être mieux décrites en termes de perspectives différentes :

- (1) Le texte source, y compris sa production, sa transmission et l'historique de son interprétation.
- (2) Les langues impliquées dans la restructuration du message de la langue source vers la langue réceptrice (ou cible).
- (3) Les événements de communication qui constituent le cadre du message source et du texte traduit.



(4) La variété des codes impliqués dans les événements de communication respectifs.

Ces quatre perspectives différentes pourraient être considérées comme essentiellement philologiques, linguistiques, communicatives et socio-sémiotiques.

Ces quatre grandes perspectives sur les problèmes de la communication inter-linguistique ne doivent cependant pas être considérées comme concurrentes ou antagonistes, mais comme complémentaires et supplémentaires. Ils ne s'invalident pas mais aboutissent à une compréhension plus large de la nature de la traduction. Ils reflètent néanmoins une évolution historique intéressante, car l'attention est passée de l'accent mis sur le point de départ, à savoir le texte source, à la manière dont un texte est compris par ceux qui le reçoivent et l'interprètent. Une telle évolution est tout à fait naturelle compte tenu du fait que toute communication est orientée vers un but et passe de l'intention de la source à l'interprétation du récepteur.

1. La perspective philologique:

La perspective philologique de la traduction dans le monde occidental remonte en fin de compte à certaines des observations fondamentales de personnes telles que Cicéron, Horace, Augustin et Jérôme, dont les principales préoccupations étaient la traduction correcte des textes grecs en latin. Aux XVIIe et XVIIIe siècles en Europe, l'orientation philologique de la traduction s'est concentrée sur la question de la « fidélité », généralement et étroitement liée à



l'histoire de l'interprétation du texte, ce qui était particulièrement crucial dans le cas des traductions de la Bible. Pour la plupart, les arguments sur l'adéquation des traductions portaient sur le degré de liberté qui pourrait ou devrait être autorisé, et les chercheurs ont discuté avec passion pour savoir si un traducteur devrait amener le lecteur au texte ou apporter le texte au lecteur. Certaines des premières contributions les plus importantes aux aspects philologiques de la traduction ont été faites par Luther (1530), Etienne Dolet (1540), Cowley (1656), Dryden (1680) et Pope (1715), mais l'influence de Luther était probablement la plus grande étant donné qu'il a influencé directement et indirectement beaucoup de traductions des livres de religion et notamment la Bible, d'abord en Europe occidentale et plus tard dans d'autres parties du monde.

Cette perspective philologique est encore bien vivante, comme en témoignent les contributions importantes de personnalités telles que Cary et Jumptelt (1963), George Steiner (1975) et John Felstiner (1980). Le livre de Felstiner sur la traduction de Neruda est une contribution au problème de la traduction de la poésie lyrique. Et les nombreux articles de « Translation Review », publiés par l'Université du Texas à Dallas au nom de l'American Literary Translators Association, représentent très bien cette perspective philologique. Cependant, il est étonnant que des approches manifestement philologiques de la traduction puissent aboutir à des résultats aussi radicalement différents. Ceux qui fixent leurs priorités sur la préservation de la forme littéraire produisent généralement les types de traductions infidèles au sens du texte de départ !



De nombreux traducteurs ont cependant brillamment réussi à combiner sensibilité au style et fidélité au contenu, ce qui est peut-être le plus frappant dans la représentation des pièces d'Aristophane de Benjamin B. Rogers dans la série Loeb (1924). « The Clouds » est un texte particulièrement difficile à traduire correctement, car il combine des passages lyriques sublimes, des barbes acérées contre la philosophie, un traitement satirique de l'éducation grecque et un humour ridicule, qui a dû faire rire les foules. Rogers rend le texte vivant avec de fréquents changements de compteur pour correspondre à l'humeur, des jeux intelligents sur le sens des mots et une gestion particulièrement adroite du dialogue, même au point d'atténuer les commentaires scatologiques pour correspondre aux goûts victoriens de ses lecteurs.

Un certain nombre des caractéristiques essentielles et des limites de la perspective philologique sur la traduction d'œuvres littéraires sont décrites et discutées utilement par Paz (1971) et par Mounin (1963). Octávio Paz a le don spécial de pouvoir discuter des questions de traduction littéraire avec la touche d'un artiste littéraire, ce qu'il est en effet. Et Georges Mounin a une façon de délimiter des opinions et des jugements divers pour effectuer un élégant acte d'équilibre.

Ceux qui ont suivi principalement une orientation philologique vers la traduction ont de plus en plus reconnu que d'autres facteurs doivent recevoir une plus grande attention. Dans le volume « On Translation », édité par Brower (1959), et dans le volume « Translation : Literary, Linguistic, and Philosophical



Perspectives », édité par Frawley (1984), ces facteurs plus larges de questions linguistiques et culturelles sont introduits et indiquent la voie vers une approche plus satisfaisante de certains des problèmes cruciaux auxquels sont confrontés les traducteurs.

2. La perspective linguistique:

Comme la traduction implique toujours au moins deux langues différentes, il était inévitable qu'un certain nombre de personnes étudiant les questions de traduction se concentrent sur les caractéristiques distinctives des langues source et réceptrice. Des études importantes de diverses structures linguistiques par des personnes telles que Sapir, Bloomfield, Trubetskoy et Jakobson ont produit les bases d'une étude systématique des fonctions de la langue. Ensuite, l'analyse des langues en dehors des familles sémitiques et indo-européennes par les linguistes-anthropologues a fourni le stimulus créatif pour voir les relations interlinguales de manière nouvelle et créative. Chomsky (1965, 1972) et ses collègues ont ajouté une dimension dynamique à la structure du langage par l'utilisation de transformations. Tout cela a conduit à la publication de plusieurs ouvrages sur la traduction qui ont focalisé l'attention principale sur les correspondances dans les structures linguistiques. Certains des livres les plus importants sont ceux de Vinay et Darbelnet (1958), Nida (1964), Catford (1965), Larson (1984), Tatilon (1986) et Malone (1988). À l'exception du volume de Malone, la plupart des livres traitant des aspects linguistiques de la traduction visent essentiellement des relations significatives



plutôt que des relations purement formelles. Ceci est particulièrement vrai de l'approche de Nida et de Larson. Mais le volume de Malone utilise une orientation transformationnelle pour un certain nombre de processus formels et sémantiques, y compris l'équation, la substitution, la divergence, la convergence, l'amplification, la réduction, la diffusion et la condensation. Cette focalisation sur les processus est très productive, mais une plus grande attention doit être accordée aux caractéristiques pragmatiques du message original et aux circonstances concernant l'utilisation d'une traduction.

Les développements en grammaire transformationnelle-générative, avec ses règles de réécriture booléenne et ses formules apparemment précises pour l'intégration, ont donné à la traduction automatique un grand coup de pouce méthodologique, mais cela n'était pas suffisant pour répondre aux attentes suscitées par la promotion précoce faite par les passionnés d'informatique. Le succès limité de la traduction automatique qui nécessite tant de pré-édition et de post-édition, a entraîné un déplacement de l'attention des méthodes purement linguistiques vers l'intelligence artificielle comme source possible de nouvelles idées. Mais même avec des techniques très sophistiquées, les traductions qui en résultent semblent souvent très artificielles¹.

Des contributions indirectes importantes à une approche linguistique de la traduction ont été apportées par un certain nombre de philosophes intéressés par l'analyse linguistique comme un moyen de faire tomber la philosophie des nuages



de vérité, de beauté et de bonté au réalisme de parler du langage de la discussion philosophique. Certains de ces philosophes les plus influents ont été Wittgenstein (1953), Cassirer (1953), Grice (1968), Quine (1953, 1959) et Ricœur (1969). Bon nombre de leurs idées ont été efficacement discutées du point de vue linguistique par Wells (1954), Antal (1963), Leech (1970) et Moravcsik (1972). Ces développements ont fourni un stimulus important pour développer une approche moins naïve de l'épistémologie dans la théorie de la traduction. Cela a également suscité un plus grand intérêt pour les utilisations ordinaires du langage dans le dialogue et a contribué à saper la fausse confiance dans la fiabilité du langage naturel.

Un certain nombre d'idées psychologiques sur la traduction ont été apportées par Ladmiral (1972), qui a traité une variété de facteurs psychologiques qui influencent la manière dont les éléments linguistiques et culturels de la communication sont traités par l'esprit. A son tour, Lambert (1978) a distingué deux types différents de bilinguisme en fonction du degré d'intégration d'un locuteur des codes linguistiques respectifs. Cela devrait s'avérer très utile pour comprendre certaines différences marquées dans la manière dont les traducteurs et les interprètes fonctionnent.

3. La perspective communicative

Le volume « From One Language to Another : Functional Equivalence in Bible Translation » (de Waard et Nida, 1986) reflète l'importance d'un certain nombre d'éléments de base de la théorie de la communication, à savoir la source, le



message, le récepteur, la rétroaction, le bruit, le cadre et l'intermédiaire. Il traite également les processus de codage et de décodage de la communication originale et les compare avec des séries plus complexes dans le processus de traduction.

Les linguistes travaillant dans le domaine de la sociolinguistique, tels que Labov (1972), Hymes (1974) et Gumperz (1982), ont apporté des contributions particulièrement importantes à la compréhension des principes de traduction qui se concentrent sur divers processus de communication. Cette relation entre sociolinguistique et traduction est très naturelle, car les sociolinguistes traitent principalement le langage tel qu'il est utilisé par la société dans la communication. Les différentes manières dont les sociétés emploient la langue dans les relations interpersonnelles sont cruciales pour quiconque s'intéresse à la traduction.

Toute approche de la traduction basée sur la théorie de la communication doit accorder une attention considérable aux caractéristiques paralinguistiques et extralinguistiques des messages oraux et écrits. Des caractéristiques telles que le ton de la voix, le volume, les particularités de l'énonciation, les gestes, la position et le contact visuel sont évidemment importantes dans la communication orale, mais de nombreuses personnes ne réalisent pas que des facteurs analogues sont également présents dans la communication écrite. Cette jonction de la forme et du contenu a inévitablement conduit à une attention plus sérieuse accordée aux principales fonctions de la langue, à savoir les fonctions informative, expressive, cognitive, impérative, performative, émotionnelle et interpersonnelle, y compris la



reconnaissance du fait que la fonction informationnelle est beaucoup moins importante qu'on ne le pense traditionnellement. En fait, l'information représente probablement moins de vingt pour cent de ce qui se passe dans l'utilisation de la langue.

Cet accent mis sur les fonctions de la langue a également servi à souligner l'importance des structures de discours, également qualifiées de « rhétorique » et de « poétique », dans lesquelles une aide importante pour les traducteurs est venue grâce aux contributions de Jakobson (1960), Grimes (1972) et Traugott et Pratt (1980). Cette focalisation sur les structures du discours signifie que tout jugement sur la validité d'une traduction doit être jugé en fonction de la mesure dans laquelle les textes source et cible correspondants remplissent adéquatement leurs fonctions respectives.

Une exigence minimale pour l'adéquation d'une traduction serait que les lecteurs soient capables de comprendre et d'apprécier le texte cible de la même manière que les lecteurs originaux du texte source l'ont compris et éventuellement y ont répondu. Une exigence maximale d'adéquation traductionnelle signifierait que les lecteurs de la traduction répondraient au texte à la fois émotionnellement et cognitivement d'une manière essentiellement similaire à la manière dont les lecteurs originaux ont répondu. L'exigence minimale s'appliquerait aux textes qui sont tellement séparés par des différences culturelles et linguistiques qu'ils rendent des réponses équivalentes pratiquement impossibles, par ex. les traductions en anglais



des incantations de guérison Ouest-africaines. Une exigence maximale s'appliquerait alors lors de la traduction.

Ces exigences d'équivalence indiquent les possibilités et les limites de la traduction de divers types de texte ayant diverses fonctions. Mounin (1963) traite cette même question comme une question de "traduisibilité", et Reiss (1972) a examiné les aspects communicatifs de la traduction en attirant l'attention sur la question de l'équivalence fonctionnelle.

4. La perspective socio-sémiotique:

Le point central d'une perspective socio-sémiotique de la traduction est la multiplicité des codes impliqués dans tout acte de communication verbale. Les mots ne se produisent jamais sans quelques caractéristiques supplémentaires paralinguistiques ou extralinguistiques. Et lorsque les gens écoutent un orateur, non seulement ils prennent le message verbal, mais sur la base d'informations générales et de divers codes extralinguistiques, ils émettent des jugements sur la sincérité d'un orateur, son engagement envers la vérité, l'étendue de l'apprentissage, les connaissances spécialisées, l'origine ethnique, le souci des autres et l'attrait personnel. En fait, l'impact du message verbal dépend largement des jugements fondés sur ces codes extralinguistiques. La plupart des gens ignorent complètement ces codes, mais ils sont essentiels pour ce que les gens appellent leurs « instincts ».

Ces types de codes sont toujours présents d'une manière ou d'une autre, que ce soit dans la communication orale ou écrite, mais il existe certains autres codes



d'accompagnement qui sont facultatifs et auxquels le message verbal doit s'adapter de différentes manières, citons par exemple, l'action dans une scène, la musique d'une chanson, et les multiples caractéristiques visuelles et auditives d'un essai multimédia. Ces codes optionnels deviennent souvent les facteurs dominants dans une traduction, en particulier lorsque la synchronisation labiale est requise dans les films de télévision.

Le problème des codes multiples et leurs relations avec le cadre social de la communication ont été traités utilement par un certain nombre de personnes, telles que : Eco (1976), Krampen (1979), Merrell (1979) et Robinson (1985). Le début d'une approche socio-sémiotique de la traduction a été entreprise par Toury (1980) et par De Waard et Nida (1986), mais il reste encore beaucoup à faire pour comprendre la manière précise dont le code de langage se rapporte à d'autres codes comportementaux.

En premier lieu, la langue ne doit pas être considérée comme une construction cognitive, mais comme un ensemble partagé d'habitudes utilisant la voix pour communiquer. Cet ensemble d'habitudes se développe au sein de la société, se transmet par la société et s'apprend dans un cadre social. Cela implique un net abandon des approches abstraites et réductionnistes du langage au profit des contextes sociolinguistiques de la performance, tant pour le codage que pour le décodage des messages communiqués par des codes multiples. Cela signifie également que dans le codage et le décodage, il y a un engagement dialogique entre



la source et les récepteurs, à la fois en rétroaction anticipative (anticipant la réaction des récepteurs) et en rétroaction réelle à travers des codes verbaux et non verbaux.

En second lieu, la langue doit également être considérée comme potentiellement et réellement idiosyncratique et socio-synchrétique, dans le sens où les gens peuvent créer de nouveaux types d'expressions, peuvent construire de nouvelles formes littéraires et peuvent attacher une nouvelle signification aux anciennes formes d'expression. Le discours, en fait, devient autant une question de mode que tout autre élément de communication, et des communicateurs exceptionnels peuvent établir de nouvelles normes et initier de nouvelles tendances.

Les avantages d'une approche socio-sémiotique de la traduction résident dans :

- (1) L'emploi d'une épistémologie réaliste qui peut parler de manière pertinente du monde réel de l'expérience quotidienne, puisque sa base est une relation triadique entre signe, référent et interprétant (le processus d'interprétation basée sur le système des signes et sur la fonction dialogique de la société).
- (2) Être à la pointe de la créativité verbale, plutôt que d'être lié par des exigences réductionnistes qui dépendent d'un locuteur-auditeur idéal, qui n'existe jamais.
- (3) La reconnaissance de la plasticité du langage, les frontières floues de l'usage et l'indétermination ultime du sens, qui font du langage un véhicule de dialogue si frustrant et subtilement élégant.



(4) Être essentiellement interdisciplinaire en vue de la multiplicité des codes.

Les implications complètes des théories socio sémiotiques et de leur relation avec la traduction ne font qu'émerger, mais elles ont le potentiel de développer des idées très significatives et de nombreuses procédures pratiques pour des résultats plus significatifs et acceptables.

II. Procédés techniques de la traduction:

Au moment de traduire, tout traducteur suit plusieurs procédés techniques. Il rapproche en effet deux systèmes linguistiques, dont l'un est exprimé et figé, l'autre est encore potentiel et adaptable. Le traducteur a devant lui un point de départ et trace un point d'arrivée ; il va probablement explorer tout d'abord son texte : évaluer le contenu descriptif, affectif et intellectuel des unités de traduction qu'il a découpé; peser et évaluer les effets stylistiques, etc. Mais il ne peut en rester là : bientôt son esprit s'arrête à une solution – dans certains cas, il y arrive si rapidement qu'il a l'impression d'un jaillissement simultané, la lecture de langue de départ appelant presque automatiquement le message en langue d'arrivée ; il ne lui reste qu'à contrôler encore une fois son texte pour s'assurer qu'aucun des éléments de la langue de départ n'a été oublié, et le processus est terminé.

C'est précisément ce processus qui nous reste à préciser. Ces procédés peuvent être ramenés à sept, correspondant à des difficultés d'ordre croissant, et qui peuvent s'employer isolément ou à l'état combiné.



Il y a, grosso modo, deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager : la traduction directe ou littérale, et la traduction oblique.

En effet, il peut arriver que le message en langue de départ se laisse parfaitement transposer dans le message en langue d'arrivée, parce qu'il repose soit sur des catégories parallèles (parallélisme structural), soit sur des conceptions parallèles (parallélisme métalinguistique). Mais il se peut aussi que le traducteur constate dans la langue d'arrivée des lacunes qu'il faudra combler par des moyens équivalents, l'impression globale devant être la même pour les deux messages. Il se peut aussi que par la suite de divergences d'ordre structural ou métalinguistique, certains effets stylistiques ne se laissent pas transposer en langue d'arrivée sans un bouleversement plus ou moins grand de l'agencement ou même du lexique. Dans ce cas, il faut avoir recours à des procédés beaucoup plus détournés, qui à première vue peuvent surprendre : ce sont des procédés de traduction oblique (4-7). Les procédés 1, 2 et 3 sont directs »².



1. L'emprunt

« Trahissant une lacune, généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu), l'emprunt est le plus simple de tous les procédés de traduction. Le traducteur a parfois besoin d'y recourir pour créer un effet stylistique. Par exemple pour introduire une couleur locale, on se servira de termes étrangers, on parlera de « verstes » en Russie, de « dollars » et de « party » en Amérique, de « tequila » et de « tortillas » au Mexique, etc. Une phrase telle que : « the coroner spoke » se traduit mieux par un emprunt : « le coroner prit la parole », que par la recherche plus ou moins heureuse d'un titre équivalent parmi les magistrats français.

Il y a des emprunts anciens, qui n'en sont plus pour nous, puisqu'ils sont rentrés dans le lexique : « alcool », « redingote », « acajou », etc. Ce qui intéresse le traducteur, ce sont les emprunts nouveaux et même les emprunts personnels. Il est à remarquer que souvent les emprunts entrent dans une langue par le biais d'une traduction, ainsi que les faux-amis et les emprunts sémantiques (néologie de sens : par exemple, un mot existant dans la langue prend d'autres sens sous l'influence d'une langue étrangère, comme l'anglais 'to realize' qui a enrichi le verbe français réaliser d'un nouveau sens : « se rendre compte de »). La question de la couleur locale évoquée à l'aide d'emprunts intéresse les effets de style et par conséquent le message »³.



2. Le calque :

« Le calque est un emprunt d'un genre particulier : nous empruntons à la langue étrangère le syntagme, mais nous traduisons littéralement les éléments qui le composent. Nous aboutissons, soit à un calque d'expression, qui respecte les structures syntaxiques de la langue-cible, en introduisant un mode expressif nouveau, soit à un calque de structure, qui introduit dans la langue-cible une construction nouvelle.

De même que pour les emprunts, il existe des calques anciens, figés, qui peuvent, comme les emprunts, avoir subi une évolution sémantique qui en fait des faux-amis. Plus intéressants pour le traducteur seront les calques nouveaux, qui veulent éviter un emprunt tout en comblant une lacune (cf. économiquement faible, calqué de l'allemand) ; Vinay-Darbelnet recommandent dans des cas pareils recourir à la création lexicologique à partir du fonds gréco-latin, ce qui éviterait des calques pénibles, tels que : « Thérapie occupationnelle » (*Occupational Therapy*), « Banque pour le commerce et le Développement », « les quatre Grands », ou « le Premier français ». »⁴.

3. La traduction littérale

« La traduction littérale ou le mot à mot désigne le passage de la langue-source à la langue-cible, aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique : « *Where are you ?* » « Où êtes-vous ? ».



Nous trouvons les exemples les plus nombreux de la traduction littérale dans les traductions effectuées entre les langues de la même famille (français-italien) et surtout de la même culture. Nous pouvons constater un certain nombre de cas de traduction littérale entre le français et l'anglais, qui peuvent être expliqués par des coexistences physiques des ressortissants des deux nations pendant des périodes de bilinguisme, avec l'imitation consciente ou inconsciente qui s'attache à un certain prestige intellectuel ou politique de l'une ou de l'autre langue. Nous pouvons aussi les expliquer par une certaine convergence des pensées et parfois des structures, que l'on observe bien dans les langues de l'Europe (cf. la création de l'article défini, le concept de culture et de civilisation, etc.).

Si la traduction littérale est reconnue inacceptable par le traducteur, il faut recourir à une traduction oblique. Le message « inacceptable » résultant de la traduction littérale, soit donnerait un autre sens, soit n'aurait pas de sens, soit serait impossible pour des raisons structurales, soit ne correspondrait pas au même registre de langue.

Si nous considérons les deux phrases suivantes : (1) « *He looked at the moon* » (2) « *He looked the picture of health* », nous pourrions traduire la première en appliquant les règles de la traduction littérale : « il regarda la lune », mais nous ne pouvons pas traduire ainsi la seconde : « il paraissait l'image de la santé », à moins de le faire pour des raisons expressives (cas du personnage anglais qui parle mal français dans un dialogue). Si le traducteur aboutit à une phrase telle que celle-ci :



« Il se portait comme un charme », c'est qu'il reconnaît une équivalence de messages. L'équivalence de messages s'appuie elle-même, en dernier ressort, sur une identité de situation, qui seule permet de dire que la langue d'arrivée retient de la réalité certaines caractéristiques que la langue de départ ne connaît pas.

Si nous avons des dictionnaires de signifiés, il suffirait de chercher notre traduction à l'article correspondant à la situation identifiée par le message en langue de départ. Comme il en n'existe pratiquement pas, nous partons des mots ou unités de traduction, et nous devons les soumettre à des procédés particuliers pour aboutir au message désiré. Le sens d'un mot étant fonction de la place qu'il occupe dans l'énoncé, il arrive que la solution aboutisse à un groupement de mots tellement éloigné de notre point de départ qu'aucun dictionnaire n'en fait mention. Étant donné les combinaisons infinies des signifiants entre eux, on comprend pourquoi le traducteur ne saurait trouver dans les dictionnaires des solutions toutes faites à ses problèmes. Car lui seul possède la totalité du message pour l'éclairer dans son choix, et c'est le message seul, reflet de la situation, qui permet en dernière analyse de se prononcer sur le parallélisme de deux textes. »⁵.

4. La transposition

« Nous appelons ainsi le procédé qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message. Ce procédé peut aussi bien s'appliquer à l'intérieur d'une langue qu'à la traduction interlinguale. « Il a annoncé qu'il reviendrait » devient par transposition du verbe subordonné en substantif : « Il



a annoncé son retour ». Cette seconde tournure sera appelée tournure transposée, par opposition à la première, qui est tournure de base. Dans le domaine de la traduction, nous distinguons la transposition obligatoire et la transposition facultative. Par exemple « dès son lever », doit être obligatoirement transposée en « *As soon as he gets up* », l'anglais n'ayant dans ce cas que la tournure de base. Mais en sens inverse, nous avons le choix entre le calque et la transposition, puisque le français possède les deux tournures.

Au contraire, les deux phrases équivalentes « après qu'il sera revenu : *after he comes back* » peuvent être toutes les deux rendues par une transposition : « après son retour : *after his return* ».

La tournure de base et la tournure transposée ne sont pas nécessairement équivalentes au point de vue de la stylistique. Le traducteur doit être prêt à opérer la transposition si la tournure ainsi obtenue s'insère mieux dans la phrase ou permet de rétablir une nuance de style. La tournure transposée a généralement un caractère plus littéraire. Un cas particulièrement fréquent de transposition est le chassé-croisé (une sorte spéciale de transposition double). »⁶.

5. La modulation

« La modulation est une variation dans le message, obtenue en changeant de point de vue. Elle se justifie quand nous nous apercevons que la traduction littérale ou même transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qui se heurte au génie de la langue d'arrivée.



De même que pour la transposition, nous distinguerons des modulations libres ou facultatives et des modulations figées ou obligatoires. Un exemple classique de la modulation obligatoire est la phrase : « *The time when...* » qui doit se rendre obligatoirement par : « le moment où ... » ; au contraire, la modulation qui consiste à présenter positivement ce que la langue de départ présentait négativement est le plus souvent facultative : « *It is not difficult to show...* : Il est facile de démontrer... ».

La différence entre une modulation figée et une modulation libre est la question de degré. Dans le cas de la modulation figée, le degré de fréquence dans l'emploi, l'acceptation totale par l'usage et la fixation due à l'inscription au dictionnaire (ou la grammaire) font que toute personne possédant parfaitement les deux langues ne peut hésiter un instant sur le recours à la modulation figée.

Dans le cas de la modulation libre, il n'y a pas eu de fixation, et le processus est à refaire à chaque fois. Cependant, cette modulation n'est pas pour cela tout à fait facultative. Elle doit, si elle est bien conduite, aboutir à une solution qui fait exclamer le lecteur : oui, c'est bien comme cela que l'on s'exprimerait en français. Une modulation libre peut devenir une modulation figée dès qu'elle devienne tellement fréquente, qu'elle est sentie comme la solution unique. L'évolution d'une modulation libre vers une modulation figée arrive à son terme lorsque le fait en question s'inscrit dans les dictionnaires et les grammaires et devient matière enseignée. À partir de cet instant, la non-modulation est une faute d'usage. »⁷.



6. L'équivalence

« Il est possible que deux textes rendent compte d'une même situation en mettant en œuvre des moyens stylistiques et structuraux entièrement différents. Il s'agit alors d'une équivalence. Elle est le plus souvent de nature syntagmatique et intéresse la totalité du message. La plupart des équivalences sont donc figées et font partie d'un répertoire phraséologique d'idiotismes, de clichés, de proverbes, de locutions substantivales ou adjectivales, etc. Les proverbes offrent en général de parfaites illustrations de l'équivalence : « *Like a bull in a china shop* » : « Comme un chien dans un jeu de quilles » ; « *Too many cooks spoil the broth* » : « Deux patrons font chavirer la barque ». Il en va de même pour les idiotismes ; il ne faut pas les calquer ; et pourtant, c'est ce que nous observons chez les populations bilingues, qui sont en contact permanent de deux langues. Il se peut d'ailleurs que certains de ces calques finissent par être acceptés par l'autre langue, surtout si la situation qu'ils évoquent est neuve et susceptible de s'acclimater à l'étranger. Mais le traducteur devrait être conscient de la responsabilité que représente l'introduction de ces calques dans une langue parfaitement organisée. »⁸.

7. L'adaptation

« Avec ce septième procédé, nous arrivons à la limite extrême de la traduction ; il s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans la langue d'arrivée, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. C'est donc ici un cas particulier de l'équivalence, une équivalence de



situations. Pour prendre un exemple, nous pouvons citer l'exemple classique du père anglais qui embrasse sa fille sur la bouche, comme une donnée culturelle qui ne pourrait être rendue telle quelle dans le texte français. Traduire : « *he kissed his daughter on the mouth* » par « il embrassa sa fille sur la bouche », alors qu'il s'agit simplement d'un bon père de famille rentrant chez lui après un long voyage, serait introduire dans le message de la langue d'arrivée un élément qui n'existe pas dans le texte de départ ; c'est une sorte particulière de sur-traduction. On pourrait résoudre la situation comme suit : « il serra tendrement sa fille ».

Enfin, il est bien entendu que nous pouvons, dans une même phrase, recourir à plusieurs de ces procédés, et que certaines traductions ressortissent parfois à des techniques complexes difficiles à définir ; par exemple la traduction de « *private* » par « défense d'entrer » est à la fois une transposition, une modulation et une équivalence. C'est une transposition parce que l'adjectif « *private* » se rend par une locution nominale ; une modulation, parce que nous passons d'une constatation à un avertissement (cf. « *wet paint* » et « prenez garde à la peinture ») ; enfin, c'est une équivalence puisque la traduction est obtenue en remontant à la situation sans passer par la structure. »⁹.

Les deux chercheurs distinguaient ainsi entre les cas où ce sont les langues elles-mêmes qui dictent les règles de la traduction (dans le cas de la traduction littérale, les mots changent mais la syntaxe et le sens restent identiques) et entre les situations plus complexes, dans lesquelles c'est le traducteur qui doit opérer les



modifications lexicales, syntaxique et culturelles. Selon Vinay et Darbelnet, pour certaines unités de traduction, il est possible de trouver une correspondance entre la langue de départ et la langue d'arrivée ; pour d'autres, il faut opérer des modifications qui font diminuer la distance entre les deux systèmes linguistiques¹⁰.

Les sept procédés de traduction, cités ci-dessus, et définis par Vinay et Darbelnet ont connu leur heure de gloire, mais ils ont également fait l'objet de nombreuses critiques. Par exemple, pour ce qui est des procédés obliques, Ladmiral (1979) fait remarquer que : «l'équivalence n'est autre chose qu'une modulation lexicalisée», que «le concept d'équivalence a une validité extrêmement générale et qu'il tend à désigner toute opération de traduction», et enfin que «l'adaptation n'est plus une traduction »¹¹.

Pour Catford, la traduction est une opération entre des langues, c'est-à-dire un processus de substitution d'un texte dans une langue par un autre texte dans une autre langue¹². Cette conception de la traduction amène Catford à poser l'équivalence comme étant au centre de la pratique et de la théorie de la traduction:

“A central problem of translation-practice is that of finding TL [target language] translation equivalents. A central task of translation theory is that of defining the nature and conditions of translation equivalence”¹³.

Catford distingue l'équivalence textuelle de la correspondance formelle. Selon lui, l'équivalence textuelle est toute forme de texte cible dont l'observation permet



de dire qu'elle est l'équivalent d'une forme de texte source¹⁴, tandis qu'il y a correspondance formelle lorsque les différentes catégories de la langue cible occupent la même place que celles de la langue source. Il distingue également la traduction réduite («*restricted translation*»), par opposition à la traduction totale («*total translation*»), définie comme «*replacement of SL textual material by equivalent TL textual material, at one level*»¹⁵. Cette notion de traduction réduite désigne l'équivalence aux niveaux phonologique, graphologique, grammatical ou lexical. Ce type de traduction présente très peu d'intérêt pour la traduction qui, comme les théoriciens conviendront par la suite, porte en général sur des textes.

D'après Catford, la traduction peut s'avérer impossible, en abordant la question de l'intraduisibilité linguistique et l'intraduisibilité culturelle. L'intraduisibilité linguistique provient de l'absence d'équivalents dans la langue cible et l'intraduisibilité culturelle renvoie à l'absence d'éléments culturels de la langue source dans la culture de la langue cible. Après analyse, Catford ramène l'intraduisibilité culturelle à l'intraduisibilité linguistique, car dit-il :

“To talk of ‘cultural untranslatability’ may be just another way of talking about colloquial untranslatability: the impossibility of finding an equivalent collocation in the TL. And this would be a type of linguistic untranslatability”¹⁶.

Une telle attitude amène Catford à envisager le processus de traduction sous l'angle linguistique, même s'il reconnaît que les différences linguistiques reflètent



les différences culturelles. Les écarts («shifts») constatés dans la traduction sont la conséquence directe de la divergence entre équivalence formelle et équivalence textuelle : «By 'shifts' we mean departures from formal correspondence in the process of going from the SL to the TL»¹⁷. Il distingue deux types d'écart : les écarts de niveau («level shifts») et les écarts de catégorie («category shifts»). Les écarts de niveau concernent, par exemple, l'expression d'éléments grammaticaux de la langue source en éléments lexicaux dans la langue cible et vice versa. Quant aux écarts de catégories, ils traitent des changements intrasystémiques qui peuvent intervenir lors du processus de traduction au niveau de la structure, de la classe, d'unité ou de rang¹⁸.

De toutes les théories linguistiques de la traduction, celle de Catford a rencontré le moins de succès, parce qu'elle est trop axée sur le système linguistique au lieu de l'usage qu'on en fait. En effet, l'approche de Catford représente les théories ayant une conception linguistique et mécaniste de la traduction qui non seulement ne correspond pas à la pratique, mais bien souvent conduit à l'impossibilité de la traduction entre deux langues.

A l'encontre de Catford, et de Vinay et Darbelnet, l'approche de Mounin prouve que la traduction n'est pas restreinte à un transfert linguistique. Il ne s'agit pas pour Mounin de nier la réalité linguistique de la traduction, mais de prouver que celle-ci comporte des aspects «non-linguistiques» et «extra-linguistiques»¹⁹. Ceux qui ont conclu très vite à l'intraduisibilité entre langues sont partis alors du



fait que le sens sur lequel porte la traduction dépend de l'énoncé linguistique. À partir de la critique saussurienne du sens, Mounin²⁰ montre que «la saisie des significations... est, ou peut être difficile, approximative, hasardeuse». Mais la difficulté pour saisir le sens n'implique pas l'impossibilité de traduire, car il existe des universaux linguistiques, il dit : «Les universaux sont les traits qui se retrouvent dans toutes les langues – ou dans toutes les cultures exprimées par ces langues»²¹.

Selon Mounin, il existe des traits stylistiques qui rendent la traduction possible pour peu que le traducteur envisage une autre possibilité d'accéder aux significations des autres visions du monde, à savoir la voie ethnographique. Mounin entend par ethnographie «la description complète de la culture totale d'une communauté» et la culture elle-même est considérée comme «l'ensemble des activités et des institutions par où cette communauté se manifeste»²². La connaissance de la culture de la langue source permet d'identifier les situations communes à la culture de la langue cible, ce qui rend la traduction possible. Pour Mounin, ce qui compte dans la communication, ce sont les différences linguistiques, qui, syntaxiquement, relèvent de l'arbitraire du signe, et de la situation :

« La traduction est un cas de communication dans lequel, comme dans tout apprentissage de la communication, celle-ci se fait d'abord par le biais d'une identification de certains traits d'une situation,



comme étant communs pour deux locuteurs. Les hétérogénéités des syntaxes sont «court-circuitées» par l'identité de la situation »²³.

L'approche de Mounin est intéressante d'un double point de vue. D'abord, elle constitue la réponse d'un linguiste à d'autres linguistes au sujet des questions touchant à la traduction, en particulier de sa possibilité ou de son impossibilité. Ensuite, son approche arrive à résoudre la question de la diversité des langues par le biais des universaux tout en affirmant que culture et langue ont le même poids dans la traduction. Pour Mounin, la traduction nécessite la connaissance de la langue et la connaissance de la culture dont cette langue est l'expression.

Pour finir, Mounin (1963 : 278) prend à son compte la conception de Nida, selon laquelle «la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée l'équivalent naturel le plus proche du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style» [sic]. Une telle conception montre pourquoi, pour Mounin, la traduction nécessite la connaissance de la culture de la langue source. Cependant, elle consacre, comme les approches basées sur l'équivalence, la domination de la culture du texte source sur celle du texte cible.

Les notes :

¹ HAROLD SOMERS, HIDEKI HIRAKAWA, SEIJI MIIKE & SHINYA AMANO, The treatment of Complex English Nominalizations in Machine Translation, 1988. Disponible sur : <https://ur.booksc.eu/>

² Vinay-Darbelnet, Op. Cit.: 46-47 pp.

³ Ibid, 47 p.

⁴ Ibid, 47- 48 pp.



⁵ JEAN-PAUL VINAY, JEAN DARBELNET, Op. Cit., 48-50 p.

⁶ Ibid, 50p.

⁷ Ibid, 51 p.

⁸ Ibid, 52 p.

⁹ Ibid, 52 – 53 pp.

¹⁰ MORINI M., The pragmatic translator: An integral theory of translation. London/New York: Bloomsbury Publishing Plc, 2013, 63 – 65 p.

¹¹ MATHIEU GUIDERE, Introduction à la traductologie, Éditions De Boeck, Collection Traducto, Bruxelles, 2010, 45 p.

¹² CATFORD JOHN, A linguistic theory of translation, Oxford University press, London, 1965, 1 p.

¹³ Ibid, 21 p.

¹⁴ Ibid, 27 p.

¹⁵ Ibid 22 p.

¹⁶ Ibid, 101 p.

¹⁷ Ibid, 73 p.

¹⁸ LALBILA ARISTIDE YODA, La traduction médicale du français vers le mooré et le bisa : un cas de communication interculturelle au Burkina Faso, « Deuxième partie : Aperçu des théories et des méthodes de traduction ». Disponible sur :

https://www.9h05.com/wa_files/Aper_C3_A7u_20des_20techniques_20de_20traduction.pdf

¹⁹ GEORGES MOUNIN, Problèmes théoriques de la traduction, Gallimard, 1963, 16 p.

²⁰ Ibid, 40 p.

²¹ Ibid, 196 p.

²² Ibid. 233 p.

²³ Ibid, 266 p.